

Rédacteur en chef
H. DE VILLEMESSANT
 RÉDACTION
 de 9 heures à 11 heures, rue Coq-Héron, 5
 de midi à 5 heures, rue Rossini, 3
 Les manuscrits ne sont pas rendus.
 Départements et gares : 20 centimes
 BUREAUX
 5, RUE COQ-HÉRON ET RUE ROSSINI, 3



LE FIGARO

Administrateur
UGUSTE DUMONT

ABONNEMENTS
 Paris : 3 mois 13 fr. 50 c.
 Départements : 3 mois . . . 16 fr. »

ANNONCES
 MM. DOLLINGEN fils et A. SÉGU
 Passage des Princes, Escalier C

BUREAUX
 5, RUE COQ-HÉRON ET RUE ROSSINI, 3

LES AMENDES DU FIGARO

(Quatrième partie)

Le Trésor ayant daigné accepter les mille francs que nous devions pour la part de M. de Villemessant dans l'affaire Pastoureau, nous avons répondu à ce bon procédé en versant immédiatement mille autres francs, montant du dividende de M. Jules Claretie.

Notre caissier en était là quand soudain la porte de ses bureaux s'ouvrit... Il aperçut M. Dubuisson, notre imprimeur. Le nouveau venu alla droit au guichet et dit :

— Cher monsieur, cautions un peu de moi !

A ces mots le caissier pâlit...

(La suite à demain.)

GAZETTE DE PARIS

Ce bon M. Padeloup en a donc été quitte pour la peur... il a failli devenir directeur d'un théâtre impossible.

Voilà un homme qui l'a échappé belle, et si j'étais à sa place je ferais construire à la place du Châtelet une petite chapelle commémorative qui rappellerait aux générations à venir le danger auquel M. Padeloup a échappé par un miracle.

Le syndic qui, par le prix excessif des décors et du matériel, a effrayé M. Padeloup et l'a fait renoncer à la direction, doit dorénavant être classé parmi les sauveurs célèbres. Ce syndic peut passer chez le commissaire de police.

Il a droit à vingt-cinq francs et à une médaille.

Mais à présent que M. Padeloup est à l'abri de tout danger, il faudrait songer aux malheureux égarés qui, après lui, seraient tentés de se jeter dans le gouffre béant ! Nous entrons en automne, et de l'aveu des médecins, cette saison engendre la tristesse, la mélancolie, et pousse au suicide. Or l'homme dégoûté de la vie pourra-t-il être mieux qu'au Théâtre-Lyrique ? Il y a des marins sur les bords de la Seine qui retiennent les gens qui veulent se noyer. On a vu des femmes se jeter du haut de l'arc de triomphe sur le pavé et danser en quadrille au bas du monument ; mais le Théâtre-Lyrique ne rend pas ses victimes.

C'est à l'heure qu'il est un des points les plus dangereux de Paris pour les maniaques qui veulent sortir de la vie par une faillite. Peut-être serait-il temps d'établir un poste de sapeurs-pompiers à l'entrée des artistes. Le brave capitaine Thibault trouverait de la besogne là-bas. Assurément qu'on lui aurait signalé la présence d'un nouveau candidat dans le cabinet du directeur, il s'élancerait dans la place, attacherait le feu avec un drap de lit sur ses épaules, et le descendrait par l'échelle aux applaudissements de la foule.

Quel malheur que M. Carvalho n'ait pas connu ce brave capitaine ! Peut-être n'eût-il pas été englouti à la place du Châtelet. Et c'est dans ce cabinet de directeur que M. Padeloup a voulu pénétrer, quand il n'y était pas forcé ! Afin d'éviter une seconde édition de cette tentative insensée, l'administration municipale ferait bien de planter devant le théâtre une croix en bois avec cette inscription : Ici périr

Carvalho en 1868, six mois après l'Exposition universelle.

C'est ainsi que l'on fait dans les montagnes aux passages dangereux, et le voyageur égaré est averti.

M. Padeloup était trop heureux. Tout lui avait réussi dans la vie. Compositeur, dont il ne nous a pas été donné d'apprécier le mérite, il présentait un jour une symphonie inédite à la société du Conservatoire. Cette œuvre fut refusée avec un certain enthousiasme.

Que fit M. Padeloup ? Il recruta parmi les jeunes musiciens un orchestre et s'en alla à la salle Herz avec l'intention bien arrêtée de faire exécuter sa symphonie. Cependant il n'osa la faire entendre le premier jour ; les compositeurs allemands firent les frais du programme. De Beethoven, M. Padeloup se souciait peu au fond ; il le considérait comme un compère qui devait faire passer la symphonie du Parisien éconduit au Conservatoire. Mais à mesure que M. Padeloup se plongeait dans les partitions allemandes, sa fameuse symphonie que, jusqu'alors, il s'était plu à considérer comme un chef-d'œuvre s'évanouissait dans son esprit, et il renonça à l'idée folle de lutter contre Mozart, Haydn et Mendelssohn. L'affaire, de pénible qu'elle était au début, devint excellente. Padeloup émigra avec son orchestre au Cirque Napoléon ; vous savez le succès de cette entreprise. Créés dans le but de faire entendre la musique de M. Padeloup, les concerts populaires devinrent une institution d'utilité publique.

Le gouvernement la jugeait ainsi, car il décorait son fondateur Padeloup. Cette étoile des braves avait été méritée deux fois : d'abord par la musique allemande que M. Padeloup a propagée dans Paris, et ensuite par la sienne qu'il n'a pas fait entendre.

Si le Conservatoire avait exécuté la symphonie de M. Padeloup, cet heureux chef d'orchestre serait probablement encore inconnu à l'heure où nous mettons sous presse.

Tout souriait donc à M. Padeloup quand il prit la funeste résolution de devenir directeur du Théâtre-Lyrique. Que pouvait-il espérer à la place du Châtelet ? De perdre l'argent qu'il gagne au Cirque Napoléon, pas autre chose.

L'exemple de M. Carvalho était là pour l'avertir. Cet infortuné est le seul directeur de Paris à qui l'art soit redevable de quelques services ; c'est lui qui a popularisé à Paris les chefs-d'œuvre étrangers ; jamais on n'avait exécuté en France les *Noces de Figaro* comme au Théâtre-Lyrique, et de plus, M. Carvalho eut le bonheur rare de pouvoir accaparer la gloire naissante de Gounod.

Après tant d'efforts, tant de lutttes, une si grande dépense d'intelligence et de sens artistique, on a vu un beau jour un syndic s'installer au pupitre du chef d'orchestre et diriger cette sinistre partition qui a nom : la faillite, et M. Carvalho, pour avoir doté Paris d'un troisième théâtre lyrique qui, en réalité, était le premier, a été poursuivi et traqué comme un malfaiteur. Une misérable question de loyer tenait depuis un an, suspendu au-dessus de sa tête le glaive de la loi ; il aurait pu mettre en scène le cortège de la Juive avec les huissiers qui l'étranglaient au nom de la Ville et de la campagne. Le droit des

je prenais cet homme comme j'ai traité les autres — pour ce qu'il valait. Au fond, j'ai le mépris en moi de la nature humaine comme tu en as l'amour. Il ne me déplaît pas de voir aussi furieusement humilié par moi, quel qu'un de ces êtres qui ne valent pas la salive qu'on leur cracherait au visage. Tu crois peut-être qu'il n'accepta pas, ce droit ?

— Il débattit le prix du marché comme un commis d'agent de change qui fait une affaire de Bourse. Point de révolte, il donc ! Il ne parla d'autre chose que de l'ennui qu'on a de quitter Paris, cette locomotive qui chauffe toujours pour le plaisir. Au fond, criblé de dettes, les créanciers sonnant l'hallali, plus d'espoir devant lui, point de moyens nouveaux dans la cervelle, il ne lui déplaît pas trop d'aller tenter la corde ou la fortune ailleurs. Partie perdue ici, gagnée là-bas. C'est ainsi qu'on passe l'Océan et qu'on court l'inconnu. Il dit son prix tout en riant, et celui de nous deux qui baissait le front, Buffières, ce n'était pas lui.

— L'a-t-on revu ? demanda mon père.

— Jamais. Il a passé en Amérique. J'ai voulu savoir. On l'a vu fondant à New-York un journal français, directeur de théâtre à Boston, associé avec un Indien pour la tannerie des peaux de bœufs, commissionnaire en marchandises à Mexico, interprète à Saint-Domingue. C'est tout. La trace est perdue. A-t-il fait fortune, changé de nom, changé de vie ? Est-il mort égaré au coin d'une rue ou conté au coin d'un bois ? Je n'en sais rien. Je le crois mort. Mais comment le constater ? Ou est la preuve ? Il faut trente ans, tu le sais, pour la déclaration d'absence. Trente ans !

— Et celle qu'on appelle madame de Puyrenier est toujours la femme de Pierre Bertin.

— Ah ! voilà ce qui me tue, Buffières,

pauvres l'acheva de compliquer avec la subvention.

Pour cent mille francs par an, il lui fallait jouer les jeunes compositeurs dignes de nos sympathies, mais qui, entre nous, ont fait perdre à M. Carvalho deux ou trois cent mille francs par an. L'Etat encourage la musique à forfait. Voici cent mille francs ! Arrangez-vous comme vous voudrez !

Quand un prix de Rome venait dire à un personnage influent que, faute de pouvoir faire jouer sa musique, il se voyait contraint à solliciter l'autorisation de jouer de l'orgue dans les cours, on lui répondait :

— Cela ne nous regarde pas ! Allez trouver Carvalho. Nous lui donnons une subvention de cent mille francs.

C'est ainsi que l'avare donne vingt-cinq francs au maire de son arrondissement pour faire l'aumône à bon marché et pour avoir le droit de répondre aux nécessités :

— Je ne donne jamais à domicile ; adressez-vous au bureau de bienfaisance de mon quartier.

Et c'est à cette galère que M. Padeloup aspirait de toutes ses forces.

Il est difficile de prévoir l'avenir que le destin réserve au Théâtre-Lyrique, mais tant que l'on n'aura pas diminué le droit des pauvres pour augmenter d'autre part la subvention, le Théâtre-Lyrique me semble impossible à diriger avec quelque succès. Le grand répertoire de l'Opéra et de l'Opéra-Comique étant interdit au directeur de ce pauvre théâtre, il lui faut se créer un répertoire à lui, et quand il appelle à son secours les chefs-d'œuvre étrangers, on lui reproche de négliger la musique nationale.

M. Padeloup, je le sais, comptait sur Richard Wagner, mais malgré le fanatisme naissant pour cet ancien républicain, actuellement collaborateur du roi Louis de Bavière, je ne crois pas que le répertoire de Richard Wagner enrichira un directeur. Certes, le *Lohengrin* contient des morceaux de premier ordre comme le *Tannhäuser*, mais il est difficile de digérer le tout en une soirée... paroles et musique. Autant s'en aller à l'Odéon un vendredi soir, quand M. de Chilly protège Molière en vertu de son cahier des charges.

A moins donc que M. Padeloup n'ait eu la pensée secrète de faire exécuter à la place du Châtelet la fameuse symphonie qui, pour avoir été refusée au Conservatoire, l'a conduit à la fortune, à la popularité et à la décoration, je ne vois pas l'avenir brillant que pouvait lui réserver cette direction ambitieuse.

A présent qu'il est sauvé, qu'il s'en aille consulter un bon médecin pour achever sa guérison. Evidemment, la providence a veillé sur cet heureux chef d'orchestre.

Si la parole d'un humble chroniqueur avait quelque poids, j'organiserais volontiers une conférence pour expliquer aux candidats à la direction du Théâtre-Lyrique les inconvénients du genre de suicide qu'ils rêvent. Aussi, je me suis trompé en affirmant plus haut qu'il fallait établir dans l'escalier des artistes un poste de sapeurs-pompiers.

C'est un poste de syndics qu'il faudrait !

Albert Wolff.

La vente du *Figaro* ne pouvant plus avoir lieu que chez les libraires, nous prions les libraires de la banlieue annexée

et des environs de Paris, qui auraient l'intention et le moyen de vendre ce journal, de nous envoyer leur nom et leur adresse.

Nous rappelons en même temps à nos abonnés des départements que le prix des abonnements d'un mois fixé pour Paris à 4 fr. 50 est de 6 fr. pour les départements en raison des frais de poste.

LES OBSEQUES

DE

MADAME VICTOR HUGO

Samedi, dans la journée, j'étais allé m'informer à la gare de l'Ouest. Du bureau des renseignements on m'envoya aux arrivages ; aux arrivages, je trouvai un employé fort poli, à qui j'adressai cette question :

— Monsieur, pourrais-je savoir à quelle heure est parti pour Villequier le corps de madame Victor Hugo ?

— Parfaitement, fit l'employé impassible.

Et il ouvrit un grand registre. En un instant il me donna cette réponse :

— J'ai reçu, en effet, un cercueil qui a été expédié par le train de 41 heures 40 minutes, mais ce n'est pas le même nom, l'envoyé est un M. Vacquerie.

L'ignorance de cet homme m'absourdit. Lui, il referma tranquillement son livre.

Hier matin, à cinq heures, j'arrivai à Yvetot, bien convaincu qu'il n'était pas trop tard ; on m'emporta, moi quatrième, dans une petite carriole ; une heure après nous étions à Caudebec attendant le relais.

Caudebec est célèbre par l'escalade que fit le navire qui rapportait à Paris les restes de Napoléon I^{er} ; en mémoire de cet événement, on planta un cèdre et l'on érigea une statuette du fondateur de l'empire français ; aujourd'hui, le cèdre est enrobé dans un chantier de construction et la statuette sert d'enseigne à un café.

Nous partons pour Villequier ; le paysage est splendide ; la route est bordée à droite de rochers énormes ; à gauche, elle longe la rivière qui court sous les saules ; au loin, dans la plaine, les vagues bleues du matin tremblotent derrière les grands arbres et grimpent dans les branches humides de pluie ; il fait gris.

Le soleil se lève à peine et ses rayons trébuchent contre de gros nuages noirs qui présentent lours sur les falaises. L'aigle avait bien choisi son aire, dont on l'a chassé.

Le village est tout petit, on nous regarde passer, et quand nous nous arrêtons pour demander la maison de Victor Hugo, une vieille femme nous l'indique et se signe, en nous disant :

— Si c'est pour la dame que vous venez, on l'a enterrée hier.

La maison est construite en briques rouges, d'un rouge-sang ; on sent que les maîtres sont absents depuis de longues années, l'entrée est sombre et désolée. La mort y a passé tant de fois. C'est la sœur de madame Vacquerie qui vient nous ouvrir ; elle a compris le but de notre visite et nous reçoit en larmes. M. Vacquerie descend à l'instant, puis M. Victor Foucher, qui ne trouve rien à nous dire et qui nous serre les mains pour nous prouver sa gratitude.

Nous restons là silencieux devant ces douleurs si grandes ; puis enfin on parle du maître et de ses fils qui n'ont pu venir. François parce qu'il n'est pas rentré en France depuis 1852 ; Charles parce que sa femme, qui a perdu son premier né il y a quelques mois, vient de lui donner un second fils et qu'elle est gravement malade.

Madame Hugo ne s'est pas vu mourir ! Mardi dernier, à deux heures, son mari venait de la quitter ; elle se sentit un peu mal à l'aise, eût pria sa femme de chambre de rester près d'elle. Soudain ses yeux devinrent fixes, elle eut un tressaillement nerveux et perdit connaissance. La jeune fille courut chercher du secours. Quand on revint, la mourante râlait. Son dernier soupir fut une plainte plus étouffée que les

autres ; on était atterré ; nul ne s'attendait à ce malheur.

Suivant sa volonté expressément écrite, madame Hugo devait être enterrée à Villequier. Le corps est arrivé samedi à quatre heures ; on le conduisit à l'église immédiatement. L'office fut des plus simples. Tout levillage était là. MM. Foucher, Paul Meurice, Vacquerie, Roblin, Busquet, Alix Guérin, Albert Millaud et Alexis Bouvier étaient présents.

M. Meurice a prononcé quelques mots, et le cercueil a été porté dans le cimetière qui est derrière l'église et déposé dans une tombe creusée devant celle de M. Charles Vacquerie et de sa femme, née Léopoldine Hugo. Nous avons vu l'endroit où ces pauvres enfants sont morts. M. Vacquerie nous a raconté cette sène.

Ils étaient dix braves de bord au moment où l'accident est arrivé. Quand on a repêché leurs cadavres, nous disait-il, Léopoldine fut retrouvée la première, sa robe était en lambeaux, partout il y avait des rayures d'ongles et des meurtrissures, les doigts de Charles étaient marqués partout, ses traces témoignaient de la rage qu'il avait mise à vouloir sauver Léopoldine, et quand mon malheureux frère épais vit qu'il ne l'arracherait pas au fleuve, il voulut y rester avec elle. Lorsqu'on le ramena à terre, il avait ses mains qui lui cachaient la figure, il s'était fermé les yeux pour ne pas voir dans l'eau l'agonie atroce de celle qu'il aimait.

Le pauvre frère, nous racontant ce drame, faisait mal à voir.

Nous n'avons pas quitté Villequier sans rendre une dernière visite à la morte à laquelle nous étions venus rendre les derniers devoirs.

C'est encore M. Vacquerie qui nous conduisit sur sa fosse : la terre est légèrement renflée et encore toute fraîche, il y avait pour tout ornement une couronne de roses pâles, à peine écloees.

Un quart d'heure après nous laissons cette famille si éprouvée toute à sa douleur, et nous reprenons la route de Paris, songeant tristement aux proscrits qui vivent sans patrie, sans foyer, à ce mari qui ne peut venir pleurer en paix la compagne de sa vie, à ces fils qui sont forcés de vivre loin de la tombe de leur mère, et à cette mère qui, après vingt ans de larmes, ne retrouve sa fille que dans la mort.

Victor Noir.

La Ville et le Théâtre

HIER — AUJOURD'HUI — DEMAIN

C'était hier la fête de Fontainebleau... Un monde fou !... et des carrousels !... et des baraques, et du tapage, et des illuminations ! (G'allais dire des lanternes !)

Le lieu où, d'ordinaire, se tire le feu d'artifice, n'a pas joui cette année de cette faveur... pyrotechnique.

Les soleils et les fusées ont été disposés, en éventail, en face la grande cour du château... Au moment où, vers neuf heures, les bombes ont donné le signal impatiemment attendu par la foule, l'Empereur et l'Impératrice ont paru sur le grand paron de François I^{er}.

Monseigneur Lecourtier, évêque de Montpellier et ancien aumônier des sauteurs, officiait, hier dimanche, à l'église Saint-Louis-en-l'Île, à l'occasion de la fête patronale. Dans la nombreuse assistance on remarquait une députation de sauteurs qui s'étaient rendus à cette belle cérémonie pour présenter leurs hommages à leur ancien aumônier. Ces braves et dignes gens portaient le dais à la procession et si ce n'avait été la sainteté du lieu, le public émotionné aurait volontiers applaudi au passage de ces hommes d'élite. Au nombre des poitrines constellées de médailles nous avons remarqué celles des célèbres Fagret, Jacomy, Lerat, Durand, etc.

Mille pigeons belges sont partis hier ma-

tin à cinq heures de la gare de Fontainebleau. Les propriétaires de ces volatiles habitent Bruges ; l'un deux risque, dit-on, une somme de deux millions... On m'a raconté qu'en leur faisant boire du champagne, on donnait aux luteurs plus de soufflé, et par conséquent plus de viesses !...

Je ne sais pas si le breuvage champenois opère dans ce sens ; en tous cas, les pigeons déshaltés par ce procédé ne doivent pas être mauvais à manger... La moitié de la besogne du cuisinier est faite !... Si on les mange en salmis, bien entendu !

Au moment où Victor Hugo vient de perdre sa femme, il me semble à propos de reproduire la lettre qu'il écrivait à M. de Lamartine lorsque l'auteur du *Lac* devint veuf.

Hauteville-House, 23 mai 1863.

Cher Lamartine,

Un grand malheur vous frappe, j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénère celle que vous aimez. Votre heart esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : espérez. Vous êtes de ceux qui savent, et qui attendent.

Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. (Cher ami, vivons dans les morts.)

Tous

VICTOR HUGO.

Il n'y a que les grands poètes pour savoir consoler ainsi !

On a enterré hier mademoiselle Nathan de l'Opéra, que venait d'épouser, il y a quelques mois, M. Hippolyte Lunel. La pauvre femme est morte en couches d'une hémorragie devant laquelle la science a été impuissante.

Le mari de l'infortunée est fou de douleur... Une telle catastrophe, suivant de si près une union désirée depuis longtemps, est bien faite pour jeter le désarroi dans l'esprit de l'homme le plus énergique.

A cette douleur, s'en joint une autre. M. Léopold Lunel, le frère de M. Hippolyte Lunel, est atteint d'une maladie cruelle. Voilà, en peu de temps, une famille bien durement atteinte !

O Parisiens nonchalants ! Avez-vous jamais été aux Halles, en cette saison, à six heures du matin... Si non — vous avez tort. C'est un des spectacles les plus curieux que j'aie vus de ma vie. On y coude une population étrange qui ne vit que là et disparaît vers huit heures pour réapparaître aux mêmes lieux, à minuit.

Je me suis arrêté ce matin devant le réchaud d'une vieille femme qui vend des grillades aux marcheurs, aux poissonniers et aux porteurs. Dans son poêlon cuisent pêle-mêle des tranches de lard, des tranches de gras-double, du boudin et des saucisses qui se déhitent — moyennant deux sous, — enfouis dans un morceau de pain.

— Qu'est-ce que tu manges aujourd'hui ? a demandé la bonne femme à un de ses habitués.

— Ma chérie, a répondu celui-ci, me sers pas de cochon, j'ai depuis quelque temps l'estomac affaibli... Tiens ! donne-moi du gras-double !

Du gras-double pour un estomac débilité !... Et ces gens-là se portent mieux que vous et moi !

On m'écrit de Mâcon une lettre où l'on m'entretient longuement de M. de Lamartine. La santé de l'illustre poète est excellente... mais, il paraît que ses facultés morales ont subi un affaiblissement notable. Il serait, dit-on, presque tombé en enfance. Cela ne l'empêche pas d'aller et de venir. Il marche beaucoup et jouit d'un appétit effrayant... Gibier, viande de boucherie, légumes et fruits, essuient les terribles assauts de sa fourchette...

Où est le temps où le châtre d'Elvire se nourrissait exclusivement de bière et de pommes de terre cuites à l'eau ? A cette

Facillette du FIGARO du 1^{er} septembre 1868

6

MADELEINE BERTIN

PAR

JULES CLARETIE

III

— Suite —

Mais quoi ! il y a des éclairs dans toutes les complications. Tout à l'heure transportés d'ivresse, nous discussions maintenant froidement ce qu'il fallait faire. Retourner vers lui, c'était l'impossible. Non, Louise était à moi. Je compris que sa vie, des cent heures-là, m'appartenait, et je m'en sentis fier.

Lui disputer Madeleine, quelle folie ! La police était de son côté. « Mourir ensemble ! » dit Louise avec exaltation. Eh ! vraiment oui, j'eus, moi aussi, cette pensée. Pensée logique, après tout : la mort, comme le feu, purifie tout. Mais j'aimais la vie, maintenant que Louise m'appartenait. « Ne mourons pas, dis-je à Louise, j'irai à lui. — Il te tuera ! » J'allai droit à Pierre Bertin et lui demandai froidement combien il voulait d'argent pour s'éloigner de France.

— En vérité, s'écria mon père, tu ne m'avais jamais laissé soupçonner cela !... Oui, répondit M. de Puyrenier, parbleu oui, ce marché était honteux. Mais

Reproduction interdite, excepté pour les journaux qui ont traité avec la Société des gens de lettres.

dit M. de Puyrenier en élevant la voix et pris d'un soudain accès de colère, tel que je ne lui en avais jamais vu. Cette vie fautive me pèse et m'humilie. Tu es un proscrit, n'est-ce pas ? Eh bien ! je suis un paria. On sait mon aventure. Lorsque tout le monde oublie, le monde se souvient ? « Ah ! Puyrenier, le comte de Puyrenier, celui qui vit avec cette femme ? » Je suis classé. Tout est dit. Moralement je ne compte pas ; politiquement, on me traite en transfuge. Je me débats entre ces sentiments, l'essaye de réagir ; l'ennui, l'immense ennui m'accable et m'étouffe. Inactif comme un homme du monde, je n'ai pas ces distractions vides, mais qui occupent des autres gens de ma situation. Je suis forcé de sortir peu, de me repaître point. Et qui viendrait chez moi ?

« J'aurais toujours peur qu'on ne me pardonnât la tâche de ma vie que pour m'engager à fermer les yeux sur les tâches de la vie de mes hôtes. J'ai toujours présentes ces paroles de M. de Tranes, lorsqu'il apprit l'aventure : « Mon neveu, l'honneur vous commandait de laisser cette femme à son mari, l'honneur vous commande de la garder. Mais il n'y a plus de Puyrenier au monde. Envoyez une lettre de faire part à vos amis. Adieu, mon neveu ! » Comprends-tu, comprends-tu cela, Buffières ? Quelle vie ! Ah ! mon pauvre ami, mon ami, mon cher Joseph, je souffre bien, va !

— Et Louise, dit lentement mon père, crois-tu qu'elle ne souffre pas ? la malheureuse ! M. de Tranes avait raison, Léon, ta faute est devenue ton devoir. Tu as cédé à cette passion qui t'emporait, tu lui as abandonné une partie de toi-même, la passion est égoïste, elle a pris le tout.

« Cette femme, rencontrée par hasard, aimée par pitié, recueillie par dévouement, est devenue ta femme. Je t'eusse conseillé de la laisser à ce mari qu'elle haïssait, mais dont elle portait le nom,

elle eût dit moins en le droit de dire à tous : Je souffre. En lui enlevant le droit de se plaindre, tu lui as arraché le pouvoir de souffrir. Tu lui dois le bonheur, et tant pis s'il le faut le lui acheter au prix de la vie. C'est la logique des situations fausses et leur punition qu'on ne les puisse redresser, pour ainsi dire, qu'en se sacrifiant. Tu l'as bien aimée, tu lui as rendu son malheur doux, tu lui as donné l'oubli, mais prends garde.

« Il y a une lutte en toi. Tu regrettes, tu compares. Tu tends pour l'obstacle ce qui a été ta joie, tu appelles fardeau ce que tu as enlevé toi-même et ce dont tu as fait ton bien. Elle souffrait, résignée. T'a-t-elle demandé ton appui ? Non. Tu le lui as offert, tu es venu, plein de promesses (tu me le disais tout à l'heure), l'assurant de ton appui, tu étais sincère et tu as tenu ta promesse. Mais il n'y a pas de prescription pour le sacrifice.

« Ta vie a été modifiée du jour où tu as abandonné l'existence convenue que tu dictais le monde pour cette vie librement choisie que te conseillait ton amour. Eh ! sans doute, cela dure et cela est long ! Le dévouement patient est plus pénible que le dévouement de soubresaut. Mais tu les as promis l'un et l'autre à Louise, tu les as promis à sa fille qui grandit, qui t'appelle son père et qui n'a pas de père. Comprends-tu que tu auras charge de l'âme de l'enfant, après avoir accepté de diriger l'âme de la mère ? Madeleine, qui grandit, a des droits comme Louise qui vieillit. Car voilà le mot que tu n'as pas prononcé, et que j'ai senti venir à tes lèvres : elle vieillit. N'est-ce pas cela ?

— En vérité, non, Joseph, s'écria M. de Puyrenier.

— Eh bien, tant mieux ! Mais prends garde que ce qui ne vient pas à la pensée, ton instinct le ressent déjà. Louise est ta

femme. Elle a les mêmes droits que si elle portait ton nom. Elle a partagé ta vie et tu lui as pris la sienne. Tu as dit tout à l'heure la vérité ; il faut le divorce dans la loi. Avec le divorce, Louise Bertin devenait madame de Puyrenier et portait haut la tête, comme elle a droit de le faire. Ah ! j'ai peur pour elle. Pauvre femme !

— Pourquoi ? Et pourquoi ?

— Pourquoi me racontes-tu tes souffrances, si tu ne souffres point ? Et pourquoi souffres-tu, si ce n'est sinon par elle, à cause d'elle ?

— Ah ! misère ! s'écria M. de Puyrenier en frappant du poing sur un guéridon, décidément il n'y a que le droit chemin au monde !

— Il n'y a que la conscience et le devoir, dit mon père. Songe à cette femme, à cette enfant, et continue ton œuvre !

Je ne saurais dire combien tout ce que je venais d'entendre m'avait ému. Je sentais les larmes me venir aux yeux, les sanglots me monter à la gorge et, littéralement, j'étouffais. Il me semblait qu'un malheur menaçait madame de Puyrenier (je l'appellais et l'appellerai toujours de ce nom) et Madeleine avec elle. Je me cramponnais, pour ne point tomber, à un rideau. J'avais la tête en feu, et tout à coup, ne pouvant plus longtemps me contenir, je me laissai tomber sur ma chaise en pleurant.

J'entendis du bruit dans la chambre voisine ; mon père s'élança vers moi une lampe à la main (car la nuit était venue, et je me trouvais dans l'ombre), et me prenant par le bras, me regardant et me voyant pleurer :

— Qu'as-tu donc ? me dit-il avec sévérité ; tu écoutes !

— Je n'écoutais pas, m'écriai-je. Je n'étais pas, répétait-je à M. de Puyrenier,

JULES CLARETIE

(La suite à demain.)

Nous rappelons à nos lecteurs que le prix d'abonnement au FIGARO, est pour les départements de 16 fr. pour trois mois, 32 fr. pour six mois et 64 fr. pour un an.